

La littérature du réel a le vent en poupe. Le lecteur en aurait-il fini avec le roman ? A-t-il perdu sa capacité de croire en la fiction ?

Emmenée par des auteurs tels que Michel Houellebecq, dont le roman à paraître début janvier, *Sérotonine*, s'annonce d'ores et déjà comme l'événement éditorial de l'hiver, Virginie Despentes, dont la trilogie *Vernon Subutex* vient d'atteindre le million d'exemplaires vendus, ou encore Nicolas Mathieu, incontestable révélation de l'automne avec *Leurs enfants après eux*, son roman "goncourisé", la fiction française semble afficher une confiance à toute épreuve. Pourtant, la voici, depuis plusieurs années désormais, ardemment concurrencée par une littérature non romanesque de plus en plus omniprésente dans les librairies, les médias et les mains des lecteurs. Une non-fiction qui n'a gardé du roman que le sens de la narration, tout en renonçant à l'imaginaire et à l'invention, et qui offre de multiples visages, alimentée qu'elle est par diverses sources vives : le récit de soi ou de la vie des autres, l'enquête journalistique, la manipulation d'outils d'analyse empruntés aux sciences humaines et sociales... L'ouvrage marquant de cette année 2018 qui s'achève n'est-il pas le récit, éminemment littéraire mais rigoureusement non fictionnel, de Philippe Lançon, *Le Lambeau* ? Et parmi nos contemporains capitaux, ne voit-on pas figurer, aux toutes premières places, Emmanuel Carrère et Annie Ernaux, deux auteurs radicalement différents, mais qui partagent un même itinéraire, passés l'un et l'autre par le roman avant que d'y renoncer au profit de récits nourris d'autobiographie ? Autant d'indices qui, s'ils n'entérinent pas la mort du roman, incitent néanmoins à se demander si notre capacité de croire en la fiction ne se serait pas quelque peu émoussée ces derniers temps. Comme si, immergés dans une réalité contemporaine indéchiffrable, nous préférons de plus en plus chercher des clés de compréhension dans la littérature dite "du réel" plutôt que nous en remettre à l'éclairage précieux, mais plus indirect, de la fiction.

L'adhésion du lecteur à l'histoire inventée par le romancier est une modalité très particulière de l'acte de croire, théorisée depuis des siècles. Qu'on la nomme "*suspension consentie de l'incrédulité*", selon l'expression du poète anglais du XIX^e siècle Coleridge, "*feintise partagée*", selon les termes du philosophe américain contemporain John Searle, ou, pour faire plus simple, "*pacte fictionnel*", la croyance dans la fiction n'est pas aveugle, mais au contraire volontaire et connivente. "*Dès que je remplace par les mots d'un livre ma perception directe de la réalité, je me livre, pieds et poings liés, à la toute-puissance du mensonge. Je dis adieu à ce qui est, pour feindre de croire à ce qui n'est pas. Je m'entoure de fantômes et de fantômes, je me trouve la proie du langage. Et à cette prise de possession, il n'y a pas moyen d'échapper. Le langage m'entoure de sa fiction, comme l'eau recouvre un royaume englouti par la mer*", décrivait le critique Georges Poulet. "*Le lecteur doit savoir qu'un récit est une histoire imaginaire, sans penser pour autant que l'auteur dit des mensonges. Simplement, comme l'a dit Searle, l'auteur feint de faire une affirmation vraie. Nous acceptons le pacte fictionnel et nous feignons de penser que ce qu'il nous raconte est réellement arrivé*", analyse Umberto Eco dans *Six Promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*.

C'est en vertu de cette entente tacite, aussi délicieuse qu'ambiguë, aux effets émotionnels puissants, que nous tremblons pour les vaillants jeunes héros de Dickens et les détectives solitaires de Chandler ou de Henning Mankell, que nous nous éprenons de Mme de Tourvel ou du mélancolique Gatsby, que nous pleurons la mort de Julien Sorel et celle d'Anna Karenine. C'est grâce à cette adhésion, ce clair-obscur de la volonté, cette soumission consentie aux sortilèges du romancier, à son "mentir vrai", que Proust peut écrire, dans *Sur la lecture*, qu'"il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons passés avec un livre préféré", et encore, refermant le roman dont il vient d'achever la lecture et soudain projeté hors du pacte et de ses charmes : "*Alors, quoi ? Ce livre, ce n'était que cela ? Ces êtres à qui on avait donné plus de son attention et de sa tendresse qu'aux gens de la vie, n'osant pas toujours avouer à quel point on les aimait [...] ; ces gens pour qui on avait haleté et sangloté, on ne les verrait plus jamais, on ne saurait plus rien d'eux... On aurait tant voulu que le livre continuât, et, si c'était impossible, avoir d'autres renseignements sur tous ces personnages, apprendre maintenant quelque chose de leur vie, employer la nôtre à des choses qui ne fussent pas tout à fait étrangères à l'amour qu'ils nous avaient inspiré.*"

Se peut-il qu'aujourd'hui nous ne désirions plus consentir à subir ce charme ? Et pouvoir affirmer, comme Albucius, le personnage éponyme du livre de Pascal Quignard : grâce à la lecture, "*j'ai embelli ma vie de jours que je n'ai pas vécus*". "*C'est vrai, l'appétit pour le réel est aujourd'hui très fort. Il y a même, de la part du lecteur, une sorte de désir de validation de la fiction par le réel. C'est-à-dire que le souci du lecteur n'est plus "est-ce que ce qui est sur la page sonne vrai", mais plutôt "est-ce que c'est vraiment vrai"*", analyse Juliette Joste, éditrice chez Grasset, notamment de Gaël Faye (*Petit Pays*), de Laetitia Colombani (*La Tresse*), récemment du très romanesque *Federica Ber*, de Mark Greene. Ajoutant : "*D'un autre côté, l'éventail des publications est plus large que jamais, et il reste néanmoins chez les lecteurs de la place, et surtout du désir, pour la pure fiction.*" Celle qui, écrit Kundera, "*accompagne l'homme constamment et fidèlement dès le début des temps modernes*" pour l'aider à saisir ce qu'est le métier de vivre. Celle qui éclaire le réel à sa façon, existentielle et morale, en sondant inlassablement l'énigme humaine. "*L'initiatrice dont les clés magiques nous ouvrent au fond de nous-mêmes la porte des demeures où nous n'aurions pas su pénétrer que louait Proust.*"



La Lectrice soumise, René Magritte (1928)